



Le Calepin Bleu

n°1 - 1^{er} octobre 2017

n°1 – DÉVORER LES LIVRES

Sommaire

MICHEL LALET	
ÉDIKAS ZODZIU, L'HOMME QUI MANGEAIT DES HISTOIRES	3
ROGER WALLET	
LECTURE	9

MICHEL LALET

ÉDIKAS ZODZIU, L'HOMME QUI MANGEAIT DES HISTOIRES

Alors qu'il était assis sur la caisse de bois qui avait autrefois contenu du poisson séché, Édikas Zodziu eut envie de mourir. Il se leva, repoussa la couverture mitée qui fermait la cabane où il habitait et alla d'un bon pas se pendre à la branche d'un arbre qui poussait à côté de là.

Édikas Zodziu avait raté beaucoup de choses dans sa vie, aussi ne fut-il pas surpris quand il constata qu'il ratait son suicide. Quand la corde se tendit sur sa gorge, la douleur fut telle que son corps se trouva pris d'un grand tremblement. Sur ce, la branche de l'arbre se rompit. Édikas se vit chuter au sol et rouler dans la pente de la falaise au bord de laquelle l'arbre avait pris racine. Il dévala dans le vide, entraînant derrière lui la corde et la branche qui finirent par se bloquer dans un buisson épineux qui prospérait sur une saillie de roche. Ce nouvel arrêt brutal faillit le tuer bien mieux que sa précédente tentative. Au bout de quelques instants il tira machinalement sur ses bras. La corde cessa de l'étrangler et il se hissa tant bien que mal sur la corniche. Il y resta allongé, sans plus pouvoir bouger, contemplant le ciel vide avec un grand chagrin.

*

Trois jours plus tard des jeunes gens qui s'adonnaient aux plaisirs de l'escalade découvrent Édikas Zodziu à demi mort. On le transporte dans un hôpital et il y a bien longtemps qu'il n'a pas dormi dans des draps aussi blancs. Les médecins affairés lui parlent comme s'il n'avait été qu'une simple bûche. Il comprend qu'il s'est cassé à peu près tout ce que contient la gorge d'un

homme. Les mots savants pour décrire ce gâchis ne sont pas à la portée d'Édikas Zodziu, bien qu'il comprenne qu'il ne pourra plus émettre un seul son et que même s'il respire encore, cette affaire se règle désormais en un endroit nouveau qui n'est plus ni son nez ni sa bouche... Ces deux informations ne le soucient pas. Édikas n'a jamais beaucoup parlé et savoir s'il convient de respirer par tel orifice plutôt que par tel autre le laisse profondément indifférent. Par contre la présence des murs immaculés de l'hôpital, les draps propres, les personnes bien mises qui se succèdent à son chevet et toute cette atmosphère d'opulence et de bonne santé donnent à Édikas Zodziu une furieuse envie de boire un bon coup d'alcool, de déguster une pêche bien mure, d'avalier un hareng gluant et dégoulinant de saumure. Il en sent la texture sous ses dents, le goût dans sa bouche, la saveur persistante dans sa gorge. Édikas ne se souvient pas d'avoir mangé depuis qu'il est dans cet endroit. Il ne ressent pas la faim. Seulement l'envie de la pêche, de l'alcool et du hareng. Devant cette totale absence des sensations de la faim qui l'ont accompagné durant toute sa vie Édikas pense que, tout compte fait, il doit être mort et que ce décor trop beau doit appartenir à une quelconque arrière-salle du purgatoire.

Il lui est impossible de communiquer avec les personnes qui s'affairent dans sa chambre. Les médecins passent en coup de vent. Édikas n'a pas le pouvoir d'interrompre leur course. Les infirmières semblent sans cesse débordées comme en témoignent leurs chevelures défaites et les larges auréoles de sueur qui décorent leurs blouses. Le voudrait-il qu'il ne peut les interpeller qu'en

usant d'un langage de gestes approximatifs. Aussi Édikas recule-t-il devant la difficulté qu'il présente et plusieurs journées mornes s'écoulent ainsi.

Il trouve enfin le courage de retenir l'attention de la jeune fille qui passe chaque jour pour effectuer les menus services de chambre. Après qu'il l'a interrogée par geste elle lui fait comprendre le mystère de son total manque d'appétit. Elle montre le tuyau de plastique planté dans son bras auquel il n'avait prêté aucune attention. Elle mime en même temps le geste de la nourriture qu'on porte à la bouche. La jeune fille a beau savoir qu'Édikas n'est pas sourd, elle se laisse emporter à lui répondre de la façon dont ce dernier l'a interpellée. Elle en conçoit une gêne certaine, pensant à celle qu'elle ressent lorsqu'elle entend les médecins s'exprimer sans aucune considération devant les malades. Une fois rentrée chez elle, Donoras Svajone constate que l'événement la tourmente et elle décide qu'elle doit se racheter vis-à-vis de ce malheureux homme.

Le lendemain, elle se glisse dans la chambre d'Édikas Zodziu en dehors des obligations de son service. Elle le salue et entreprend de lui faire la conversation. Édikas l'écoute, immobile dans son lit, apaisé par la voix de la jeune femme. Elle lui dit qu'elle s'est mal conduite la veille et qu'elle espère qu'il lui pardonnera. Elle lui dit qu'elle travaille depuis bientôt deux années dans cet hôpital, qu'elle le fait pour payer ses études mais qu'elle le fait avec tout son cœur car elle veut que les personnes qui souffrent trouvent à son contact des motifs de se sentir moins isolées et moins miséreuses. Le regard d'Édikas est attiré par le sac à main que la jeune femme serre contre elle, duquel dépasse un très gros livre à l'épaisse couverture de cuir rouge. Il montre le livre du doigt, levant en même temps un sourcil interrogateur.

- C'est pour mon travail à l'université, dit

Donoras en sortant le livre du sac. Des contes ukrainiens...

Elle lui met le livre entre les mains et observe Édikas qui le soupèse, le retourne, suit du doigt les dorures incrustées dans la croûte du cuir, le caresse sans l'ouvrir avec ces gestes effarouchés qu'ont les personnes intimidées par les livres. Il lui rend l'objet, avec sur le visage une trace de mélancolie. Donoras demande alors s'il veut qu'elle lui lise une histoire.

- Je vais vous lire la lettre que les Cosaques Zaporogues ont adressée au Sultan Mehmet IV, empereur des Ottomans. Les Ottomans voulaient s'emparer du pays des Cosaques Zaporogues. Le Sultan, en faisant valoir tous ses titres de gloire, leur avait écrit une lettre dans laquelle il leur demandait : « à vous les Cosaques Zaporogues de vous soumettre volontairement à moi sans aucune résistance... »

Donoras explique à Édikas que cette demande et sa formulation avaient fait hurler de rire ces solides guerriers et qu'ils décidèrent de répondre au plus puissant empereur qui ait jamais vécu sur terre sur un ton d'effronterie injurieuse...

Et elle lit la lettre des Cosaques à l'empereur. Édikas est plus que réceptif. Il est en alerte, aux aguets. Son souffle est court, ses yeux prennent progressivement toute la place dans son visage. Cet homme, qui a probablement plus de soixante ans, ressemble maintenant à un enfant de huit ans, se dit-elle en voyant le sourire éclairer la face ingrate d'Édikas.

« Toi, marmiton de Babylone, charretier de Macédoine, brasseur de bière de Jérusalem, enculeur de chèvre d'Alexandrie, éleveur de porcs de Haute et Basse Égypte, truie d'Arménie, giton tartare, bourreau de Kamenetz, raclure de Podolie... »

Édikas sourit, tapote son ventre, agite ses jambes sous le drap blanc.

« Toi, le plus grand imbécile malotru de la terre et des enfers et devant Dieu lui-même ! Créтин,

groin de porc, cul de jument, bâtard de boucherie, front pas baptisé : baise ta propre mère... »

Édikas est aux anges. À la fois en raison de l'insolence réjouissante des cosaques, parce qu'il voit en esprit la forme la plus concrète et la plus matérielle de chaque injure, parce qu'il imagine la tête de l'empereur recevant la lettre, mais aussi parce qu'il est stupéfait du contraste absolu entre la voix douce, le visage gracieux, la sage posture de Donoras Svajone et ces mots de soudards qui sortent de sa bouche. Des mots moqueurs, inconvenants, indécents même...

Donoras termine la lecture de la lettre sur l'ultime saillie des cosaques : « *Nous n'écrivons pas la date car nous n'avons pas de calendrier. Mais le mois est dans le ciel, l'année est dans un livre et le jour est le même ici que chez toi. Alors pour cela tu peux nous baiser le cul!* »

Édikas n'en peut plus de joie. Il sent son abdomen se gonfler de bonheur. Il a la tripe bienheureuse. Il se sent repu, rassasié, presque ivre. L'histoire lui fait l'effet d'une nourriture riche et roborative arrosée d'un bon gorgeon de gnaule. Son estomac distendu forme d'ailleurs une belle bosse qui gonfle le drap et lui dérobe la vue du pied du lit.

Donoras Svajone range le livre. Elle lui dit qu'elle repassera le jour suivant. Voudra-t-il qu'elle lui lise une nouvelle histoire ? Édikas fait signe que oui de la tête, des mains et surtout de son sourire éclatant.

Quelques jours passent et on informe Édikas qu'il doit quitter l'hôpital car les médecins ont besoin des lits pour d'autres malades. Depuis plusieurs jours on a ôté les tuyaux plantés dans ses veines et ce matin les infirmières ont dévissé et retiré l'appareillage qui maintenait sa tête droite sur ses épaules. Maintenant qu'on l'a démailloté de tous ses pansements, il constate qu'il un gros trou noir à la base du cou par lequel l'air entre et

sort avec un bruit de bouilloire. La veille au soir Donoras Svajone est passée lui rendre visite à la fin de ses heures de travail. Avec un nouveau livre, avec une nouvelle histoire qu'elle lui a lue. Et comme à chaque fois, ce moment intense fut pour Édikas un festin duquel il est sorti rassasié.

Et Édikas quitte enfin l'hôpital.

Plus démuni que jamais. Sans une chemise de rechange. Sans un sou en poche. Sans même savoir si sa cabane de planches se trouve à l'Est, à l'Ouest, au Nord ou au Sud de la ville. Mais le temps doux et le friselis du vent autour de ses cheveux lui procurent un plaisir incomparable. Il marche longtemps dans les rues de la ville puis il s'arrête sur le banc d'un square et regarde les oiseaux qui mènent une sarabande folle à la recherche de miettes de nourriture tombées des casse-croûte des travailleurs ou des goûters des enfants. Et la pensée le fige d'un coup sur place, le glaçant d'effroi : il ne verra plus Donoras Svajone ! Il ne pourra plus l'entendre lui lire des histoires. Donoras ne lui a donné aucune adresse ni aucun moyen de la joindre. Il n'a pas pensé à le lui demander. Peut-être même ignorait-elle qu'il avait quitté l'hôpital ce matin. Plus il y songe et plus Édikas Zodziu prend conscience que ne pas voir la jeune femme sera une terrible épreuve pour lui. Cette pensée tourne à toute allure dans la tête folle d'Édikas qui marche de long en large dans le square, troublé, agité, faisant de grands moulinets de bras en grognant des sons inaudibles, ne sachant pas s'il doit porter ses pas à droite ou à gauche, le tout sous le regard de plus en plus inquiet des mères de familles qui le dévisagent sans aménité.

Il décide de rebrousser chemin pour tenter de retrouver l'hôpital et d'y attendre Donoras Svajone. Il se perd, attend longuement, l'aperçoit enfin qui sort du grand bâtiment alors que les dernières lueurs du jour se sont éteintes. Ne pou-

vant l'interpeller en raison de sa gorge brisée, il court après elle. Donoras Svajone ne semble pas surprise de le voir. «J'ai appris que vous étiez sorti ! Vous allez bien ?» Et elle lui prend le bras, l'entraîne dans sa direction à elle. Ils quittent bientôt les faubourgs de la ville pour entrer dans les rues plus éclairées. «Voulez-vous boire un chocolat ?» demande-t-elle. «Je n'ai pas soif ni faim, tente d'expliquer Édikas mais je veux bien m'asseoir.»

Édikas pense : je n'ai ni faim ni soif, je veux juste entendre une histoire. Édikas réalise que depuis cinq jours qu'on lui a retiré le tuyau enfilé dans le bras il n'a pas touché à la nourriture solide qu'on lui a apportée. Aujourd'hui encore, alors qu'il a marché une grande partie de la journée, il n'éprouve aucune envie d'avaler un brouet, un ragoût et moins encore un chocolat. Non, il n'a qu'une seule envie : voir Donoras Svajone ouvrir un livre rouge et l'entendre lire une histoire !

Donoras lui lit un conte qui raconte l'histoire d'un homme allant au marché de la ville à la demande de son épouse, mais dont la stupidité gâche irrémédiablement tout ce qu'il fait, jusqu'à ce qu'il se fasse régulièrement chasser et botter les fesses. Puis ils quittent le café et elle l'accompagne encore jusqu'à un vaste bâtiment, en lui disant qu'il doit revenir là le lendemain matin, qu'il y trouvera tout ce dont il peut rêver et encore davantage. Donoras Svajone le salue et rentre chez elle, le laissant seul, la tête renversée en arrière, à contempler l'immense bâtisse sur la façade de laquelle sont gravés des mots qu'il ne parvient pas à déchiffrer : Bibliothèque Municipale.

Édikas Zodziu dort devant la porte d'entrée de la bibliothèque et il est réveillé au matin par les services de nettoyage qui le forcent à quitter sa couche improvisée. Il voit rentrer des hommes et des femmes de tous âges dans ce lieu mais ce n'est

qu'en voyant entrer des groupes d'enfants conduits par leurs professeurs qu'il se décide à se faufiler entre les deux battants de l'immense porte de fer forgé. Édikas est d'abord étonné par la qualité de silence qui règne dans ce lieu mais il l'est plus encore quand il comprend que les murs de la grande salle où il vient de pénétrer, hauts de quatre mètres et davantage, sont faits entièrement de livres. Des échelles courent tout autour de ces murs et des employés montent sans cesse pour y prélever ou y ranger des ouvrages comme ceux que Donoras Svajone transporte partout avec elle.

Continuant son exploration prudente, Édikas est attiré par le bruit d'une voix féminine qui parvient distinctement jusqu'à lui. Par la porte ouverte d'une petite salle, Édikas voit un groupe d'enfants assis en cercle autour d'une femme brune qui lit à voix haute. Édikas s'avance sur la pointe des pieds et s'assoit en tailleur un peu à l'écart du groupe, à un endroit d'où il peut parfaitement voir et entendre. Il ne se souviendra pas par la suite du contenu précis de l'histoire lue par la conteuse mais il peut encore dire aujourd'hui que ce fut le meilleur petit déjeuner de toute sa vie.

Quand les enfants sont partis avec leur professeur, la conteuse Pasako Tojas, car tel est son nom, demande à Édikas ce qu'il fait là. Édikas croit percevoir dans le ton de la femme une certaine réprobation, due certainement à la façon dont il est vêtu. Il le sait bien et sait également qu'il ne peut rien y faire. Édikas est pauvre comme Job, n'a aucune ressource et ne pourra sans doute jamais changer quoi que ce soit à cette situation. Il tente toutefois de passer à Pasako Tojas le message de sa gratitude et du plaisir qu'il a eu à l'écouter. Édikas fait des progrès de jour en jour en langage gestuel, mais malgré tout la femme le regarde d'une étrange façon. Elle va d'un pas vif à un bureau placé dans un angle de la

pièce, y prend un rectangle de carton qu'elle lui met dans la main. Allez à cette adresse, dit-elle en tapotant la carte. Vous demanderez Grazus Knyga de ma part. Allez ! Filez maintenant...

Grazus Knyga est lecteur professionnel. Chaque jour, dès le lever du soleil, il tire derrière lui une grosse caisse de bois où il a fixé des roues de bicyclette et il se transporte d'un bout à l'autre de la ville. Il se perche sur son estrade de fortune et fait la lecture à l'intention de celles et ceux qui veulent bien s'arrêter pour l'écouter.

Il débute ses journées par les nouvelles du monde, tirées des journaux tout frais sortis de l'imprimerie. Les nouvelles du monde sont rarement bonnes, aussi Édikas Zodziu ne rejoint-il Grazus Knyga qu'une fois cette première lecture achevée. Et puis au fond, pense Édikas, je n'ai jamais été un homme matinal ! Je prends mon petit déjeuner sur le coup de huit heures et c'est bien suffisant. Car c'est bien cela que fait Édikas. Le matin il prend un petit déjeuner copieux en écoutant la première vraie lecture de Grazus Knyga, qui consiste le plus souvent en de brèves nouvelles, des contes ou des histoires courtes. Plus tard, vers midi, il s'offre un festin sous la forme d'une grosse et belle tranche de roman, que Grazus Knyga lit parfois sur plusieurs semaines. Le soir, il n'y a presque pas de mot pour décrire les agapes d'Édikas. Écouter Grazus clamer des poèmes, réciter des épopées en vers, clamer des pièces de théâtre où il joue tous les personnages en contrefaisant sa voix est un festin de roi. Certains jours, Grazus Knyga est rejoint par Pasako Tojas, la femme brune de la bibliothèque. Et tous deux rivalisent de talent en multipliant les récits, églogues, bouts rimés, épigrammes, fables, romances, quatrains...

Édikas sort de ces soirées repu, l'œil brillant, la tête enfiévrée et l'estomac rebondi comme celui d'un bourgeois ! Car la chose est devenue défini-

tivement claire : depuis qu'il a tenté de se supprimer, Édikas se nourrit en mangeant des histoires ! Finies les courses folles pour attraper un quignon de pain, finies les douleurs de ventre qui n'en finissent jamais et que l'eau-de-vie de basse qualité ne parvient pas à apaiser. Édikas se nourrit désormais de contes, de légendes, de philosophies, d'histoires grandes et petites ! Et des histoires, il y en a partout, si l'on veut bien se donner la peine. Elles sont innombrables pour ceux qui savent lire ! Et pour ceux qui comme lui ne le savent pas, elles sont encore très nombreuses car les gens sont généreux quand il s'agit de partager une histoire ! Pas comme avec le pain, le vin ou la viande où il faut prier, pleurer, geindre, menacer, mendier ou pire, travailler, pour avoir sa part, si petite soit-elle. Pasako Tojas et Grazus Knyga sont des gens généreux. Ils ne refusent pas quatre vers ou la tirade bien troussée que peut donner un saltimbanque à un homme en peine.

Édikas Zodziu fait de cette découverte un usage insatiable. Il ne peut se réfréner. Il suit Grazus Knyga dans ses pérégrinations au travers la ville, mais aussi il pousse la porte de chaque endroit où quelqu'un lit à voix haute. Il écoute des maîtres d'école lire des histoires à leurs élèves. Il assiste à toutes les messes hautes et basses qui se donnent dans la ville de même que les cérémonies des temples ou des synagogues et vient y entendre les lectures de la bible, de la torah ou des évangiles. Il parvient même, par malignité, à se glisser dans l'antichambre d'un notaire et assiste à la lecture des testaments, chose qu'il regrettera car il en est indisposé durant plusieurs jours ! Il assiste aux mariages et aux enterrements. Il entre dans des magasins et demande qu'on lui lise les notices collées sur les boîtes de conserve aussi bien que les modes d'emploi d'appareils ménagers dont il n'a aucun besoin... Il continue d'avoir recours aux autres pour se procurer ce qui lui sert de nourri-

ture. Édikas aurait sans doute dû faire l'effort d'apprendre à lire. Mais il pense avec justesse que cet échange qu'il entretient ainsi avec d'autres hommes ou d'autres femmes constitue un enrichissement pour chacun d'eux.

Progressivement, il en vient toutefois à n'accorder que peu d'importance à la qualité de l'échange avec ceux qui lui font la lecture, retenant surtout le fumet et les qualités gustatives de ce qui lui est offert. Puis, indubitablement, se glisse une part de roublardise dans ce qu'il entreprend pour s'introduire ici ou là aux fins de dévorer et dévorer encore toutes sortes de lectures. Édikas avale tout ce qui se présente à lui. Goulûment, sans discernement et maintenant, sans plus beaucoup de reconnaissance.

Édikas Zodziu abuse, tant et si bien qu'il devient obèse !

En l'espace de quelques mois il en vient à pousser devant lui un ventre démesuré qui ralentit la marche qu'il fait chaque jour à travers la ville avec Grazus et qui surtout le fatigue. De plus en plus souvent, on le voit assis sur un banc public ou sur les marches d'un bâtiment, en train de reprendre son souffle, en train de longuement digérer et, dirait-on, de ruminer !

À se voir tel qu'il est devenu, Édikas comprend que quelque chose a tourné de travers. Hélas, il ne sait pas quoi. Il se traîne misérablement durant des semaines jusqu'au jour où une idée limpide

lui traverse l'esprit. Il faut qu'il parle à Donoras Svajone. Elle saura lui dire ce qu'il convient de faire. Il l'attend pendant près d'une semaine à la porte de l'hôpital car elle ne travaille pas tous les jours. Quand il la voit enfin, elle est surprise de son apparence. Elle lui dit finalement : « Édikas, ne restez pas ici. Retournez dans votre petite maison de planches. Là-bas vous regarderez les arbres et le ciel et les oiseaux et la course du soleil. Et vous penserez à toutes les histoires que vous avez entendues. »

Édikas Zodziu quitte la ville le jour même.

Depuis ce temps, Édikas Zodziu habite sa cabane de planches, près de l'arbre planté sur la lèvre de la falaise. Il s'assoit sur la caisse de bois qui avait autrefois contenu du poisson séché. Il puise dans sa mémoire et sans même se servir de mots qui sortiraient de sa bouche, il raconte aux oiseaux qui se posent sur la branche de l'arbre les histoires contenues dans son ventre. Il ne se souvient pas de toutes celles qu'il a entendues mais il a appris à enjoliver celles qui lui plaisent le plus.

Édikas s'allège en même temps que la saveur de ses histoires grandit. Il pense souvent à Donoras Svajone et en lui, s'élabore doucement le conte qu'il dira un jour et qui la mettra en scène : une histoire dans laquelle elle sera très certainement la plus belle femme que l'on puisse imaginer.



LECTURE

Pour la lecture il faut de la tendresse, un certain détachement, pas de ces tohu-bohu des sens, le désir vous jetant sans fin à becqueter le corps de l'autre, une dévoration inassouvie des peaux, des chaleurs et des moiteurs intimes. Pour la lecture, besoin d'apaisement, se rendre disponible pour accueillir tous ces étrangers : les mots, les sentiments, les passions des personnages.

Tous les deux vous aimez lire et qu'on vous fasse la lecture. Tu inaugures le petit cérémonial. L'installant – elle – sur le canapé. Disposant devant elle sur la table basse de quoi grignoter et boire, de l'eau pour le long cours, du vin pour les ruades du texte. – *« L'amour délicat et amer [tu chantonnes] Comme l'eau et le vin ensemble »*, qui est de Jacques Bertin. Elle, demandant Tu me la chantes ? Tu changes les paroles, juste le prénom, pour que cette chanson ne soit plus qu'à elle : *« Le lourd secret de vivre ensemble, Assya, mon âme, souviens-t'en Et votre grand amour ouvert Avec ses craintes d'impossible L'amour délicat et amer Comme l'eau et le vin ensemble... »* – Elle, fermant les yeux tout le temps du couplet puis souriant, buvant une gorgée de bourgueil, disant Je suis prête, j'ai coupé le téléphone.

Toi, debout devant la chaise, livre en main. Dont tu as, par jeu, dissimulé la couverture. Ouvrant le mince opus, n'en nommant ni l'auteur ni le titre. Commençant directement à la page 13. – *« À partir du mois de septembre l'année dernière, je n'ai plus rien fait d'autre qu'attendre un homme : qu'il me téléphone et qu'il vienne chez moi. »* – Et puisque décidément les livres parlent de nous, après simplement deux minutes trente de lecture, prononçant ce que l'auteur désigne comme son prénom : « A. » *« Dix ans avant que je le rencontre, A., en mission à La Havane... »* et *« Il me semblait que les phrases qui m'arrêtaient m'apprenaient quelque chose sur A. »* et aussitôt

après *« Lire dans Vie et destin de Grossman que lorsqu'on aime on ferme les yeux en embrassant me portait à imaginer que A. m'aimait puisqu'il m'embrassait ainsi »*.

Pour ça que tu as choisi ce livre, outre l'évocation du premier cadeau premier aveu : l'installer tout de suite (elle) au cœur de l'écriture, quand bien même le A. du livre n'a rien à voir avec elle dans sa façon d'être à lui, égoïste et brutale, et que tu ne voudrais surtout pas qu'elle ressemble à elle – l'écrivaine – qui raconte cette passion dévastatrice.

Lisant jusqu'à ce que *« Le matin, il m'arrive de me réveiller sans que la pensée de A. me vienne aussitôt »*. À cet endroit (tu lis depuis une heure) l'auteure glissant une note. Tu t'approches d'elle pour la lui dire, comme une confidence, donnant le sentiment de lui livrer un secret à elle aussi nécessaire : *« Je passe de l'imparfait, ce qui était – mais jusqu'à quand ? –, au présent – mais depuis quand ? – faute d'une meilleure solution. Car je ne peux rendre compte de l'exacte transformation de ma passion pour A., jour après jour, seulement m'arrêter sur des images, isoler des signes d'une réalité dont la date d'apparition n'est pas définissable avec certitude. »*

Puis filant très vite – toi, le lecteur – vers la fin du texte qui dit le rapport exact de la vie et de l'écriture :

« Il m'avait dit tu n'écriras pas un livre sur moi. Mais je n'ai pas écrit un livre sur lui, ni même sur moi. J'ai seulement rendu en mots – qu'il ne lira sans doute pas, qui ne lui sont pas destinés – ce que son existence, par elle seule, m'a apporté. Une sorte de don renversé... »

Toi, pensant tout de suite à la remarque qu'elle te fit, rieuse, Mais tu es toujours en train d'écrire ! et répondant (toi) Je n'écris pas notre amour, je le rêve, je ne t'écris pas toi, je t'invente...

Tu refermes le livre. Elle te tend son verre pour que tes lèvres y retrouvent les siennes. Un long silence. Puis tu t'assieds près d'elle sur le canapé.

Elle pose la tête sur tes genoux et murmure Je n'écrirai jamais sur toi, à cause du point final. Entre nous, quoi qu'il arrive, quelque chose ne finira jamais.

extrait de « Légère » (roman à paraître)

